CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER

« RACE » ET COLONIALITÉ DU POUVOIR

Aníbal Quijano

La Découverte | « Mouvements »

2007/3 n° 51 | pages 111 à 118

ISSN 1291-6412
ISBN 2707152749

Article disponible en ligne à l'adresse :

---

https://www.cairn.info/revue-mouvements-2007-3-page-111.htm

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.
© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Sherbrooke - - 132.210.236.20 - 24/12/2018 19h05. © La Découverte

« Race » et colonialité du pouvoir

PAR
ANÍBAL QUIJANO*

Aníbal Quijano, sociologue péruvien qui se consacre depuis longtemps à l'étude des dynamiques socio-historiques du capitalisme en tant que système, innove dans ce genre depuis les années 1990 en soulignant à quel point la colonisation des Amériques a joué un rôle crucial dans la genèse du système-monde moderne, en inaugurant la classification « raciale » des peuples du monde – mode de distinction constitutif de la modernité. La matrice coloniale (ou « colonialité ») du pouvoir selon Quijano se fonde à ses origines sur quatre piliers : l'exploitation de la force de travail, la domination ethno-raciale, le patriarcat et le contrôle des formes de subjectivité (ou imposition d'une orientation culturelle eurocentriste). Deux siècles après les indépendances latinoaméricaines, cette matrice reste centrale dans les rapports sociaux. Ici Quijano s'efforce de démontrer l'imbrication des rapports de « race » et de « genre » dans la colonialité du pouvoir[1].

L'idée de race est, sans aucun doute, l'instrument de domination sociale le plus efficace inventé ces 500 dernières années[2]. Produit du tout début de la formation de l'Amérique et du capitalisme, lors du passage du XVe au XVIe siècle, elle a été imposée dans les siècles suivants sur toute la population de la planète, intégrée à la domination coloniale de l'Europe[3]. La race a été imposée comme critère fondamental de classification sociale universelle de la population mondiale, c'est autour d'elle qu'ont été distribuées les principales identités sociales et géoculturelles du monde à l'époque. D'une part, « indien », « noir », « asiatique » (autrefois les « jaunes » et les « couleurs d'olive »), « blanc » et « métis ». De l'autre, « Amérique », « Europe », « Afrique », « Asie » et « Océanie ». Sur la notion de race s'est fondée l'euro-centrage du pouvoir mondial capitaliste et la distribution mondiale du travail et des échanges qui en découlent. Sur elle aussi se sont tracées les différences et distances spécifiques dans la configuration spécifique du pouvoir, avec ses implications cruciales pour le processus de démocratisation des sociétés et des États et pour les processus de formation des États-nations modernes.

* Sociologue.

1. Pour une analyse plus approfondie, voir : « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina », in E. LANDER (éd.), *La colonialidad del saber : eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, Buenos Aires, CLACSO, 2005, p. 201-246 (disponible en ligne : http://www.clacso.org/wwwclacso/espanol/html/libros/lander/10.pdf).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Sherbrooke - - 132.210.236.20 - 24/12/2018 19h05. © La Découverte

C'est ainsi que la race, à la fois mode et résultat de la domination coloniale moderne, a imprégné tous les champs du pouvoir capitaliste mondial. Autrement dit, la colonialité s'est constituée dans la matrice de ce pouvoir, capitaliste, colonial/moderne et eurocentré[4]. Cette colonialité du pouvoir s'est avérée plus durable et plus enracinée que le colonialisme au sein duquel il a été engendré, et qu'il a aidé à s'imposer mondialement[5].

● « Racisme » et « race »

Le « racisme » dans les rapports sociaux quotidiens n'est pas la seule manifestation de la colonialité du pouvoir, mais il en est sans doute la plus perceptible et la plus omniprésente. Pour cette même raison, il n'a cessé d'être le principal champ de conflit. En tant qu'idéologie, il a même prétendu se présenter au milieu du XIXe siècle comme une théorie scientifique[6]. C'est par cette même prétention qu'il en est venu à appuyer, un siècle plus tard, le projet national-socialiste (nazi) allemand de domination mondiale.

La défaite de ce projet dans la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945) a contribué à la délégitimation du racisme pour une grande partie de la population mondiale, en tout cas en tant qu'idéologie formelle et explicite. La pratique du racisme n'a pas manqué pour autant de s'étendre à l'échelle mondiale. Dans certains pays, comme l'Afrique du Sud, l'idéologie et les pratiques de domination sociale ont même réussi à produire un racisme plus intensif et plus explicite. Cependant, même dans ces pays, l'idéologie raciste a dû céder du terrain, notamment face aux luttes des victimes, mais aussi en raison de la condamnation universelle dont elle a été l'objet, ce qui a rendu possible l'élection de candidats « noirs ». Dans des pays comme le Pérou, la pratique de la discrimination doit aujourd'hui se dissimuler, souvent mais pas toujours avec succès, derrière des codes sociaux qui se réfèrent aux différences d'éducation et de revenus, lesquelles sont précisément une des conséquences les plus claires des rapports sociaux racistes[7].

Ce qui est réellement remarquable, en revanche, c'est que pour la majorité écrasante de la population mondiale, y compris les adversaires et les victimes du racisme, l'idée même de « race », comme un élément de la « nature » ayant des implications pour les rapports sociaux, se maintient, quasiment intacte**,** depuis ses origines. Dans des sociétés fondées sur la colonialité du pouvoir, les victimes se battent pour établir des rapports d'égalité entre les « races ». Celles qui ne le sont pas, du moins directement, peuvent admettre volontiers que les rapports entre les « races » soient démocratiques même si ce ne sont pas exactement des rapports entre égaux. Cependant, si l'on examine le débat à ce sujet, y compris dans les pays où le problème s'est posé avec le plus d'intensité, aux États-Unis ou en Afrique du Sud, c'est seulement à titre exceptionnel et très récemment qu'on trouve des chercheurs ayant remis en question, au-delà du racisme, l'idée même de « race »[8].

2. Traduction de l'espagnol par Jim Cohen d'un article paru sous le titre « ¿Qué tal raza? » dans *Río Abierto* n° 11, Lima (Pérou) 2004.

3. À propos de l'invention de l'idée de « race » et ses antécédents, voir A. Quijano, « " Raza ", "Etnia ", " Nación ", cuestiones abiertas », in R. Forgues (éd.), *José Carlos Mariategui y Europa. La otra cara del descubrimiento*, Lima, éd. Amauta, 1992. Voir aussi A. Quijano et I. Wallerstein, « Americanity as a Concept or the Americas in the Modern World System », *International Journal of Social Sciences* n° 134, Paris, Unesco, 1992.

4. Sur la colonialité du pouvoir et la matrice coloniale/moderne et eurocentrée du capitalisme mondial, voir A. Quijano, « Coloniality of Power and Eurocentrism » dans G. Therborn (éd.), *Modernity and Eurocentrism*, Stockholm, 1999. Voir aussi « Colonialidad del poder y clasificación social », dans le volume *Festschrift for Immanuel Wallerstein* (Ière partie), *Journal of World Systems Research*, vol. XI, no. 2, 2000.

5. Le concept de colonialité du pouvoir a été présenté pour la première fois dans mon texte « Colonialidad y Modernidad/Racionalidad », *Perú Indígena*,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Sherbrooke - - 132.210.236.20 - 24/12/2018 19h05. © La Découverte

La notion selon laquelle la « race » est un phénomène de la biologie humaine ayant des implications nécessaires pour l'histoire naturelle de l'espèce et donc pour l'histoire des rapports de pouvoir, est bien enracinée, persistante et quasiment universelle. C'est ainsi qu'on pourrait expliquer l'exceptionnelle efficacité de cet instrument moderne de domination sociale. Néanmoins, il s'agit d'une construction idéologique nue, qui n'a, littéralement, rien à voir avec la structure biologique du genre humain et tout à voir, en revanche, avec l'histoire des rapports de pouvoir dans le capitalisme mondial, colonial/moderne et eurocentré.

Je propose de parler ici de deux des questions que soulève cette étrange relation entre la matérialité des rapports sociaux et leur dimension intersubjective.

● Sexe-« genre » et « couleur »-« race » ?

Dans la crise actuelle de la matrice de pouvoir en vigueur, sans doute la plus grave qu'elle a eu à affronter en 500 ans, les rapports de classification sociale de la population planétaire en sont profondément affectés. Ils ont combiné, de manière variable, toutes les formes de domination sociale et d'exploitation du travail. Mais à l'échelle mondiale son axe central a été et reste, bien qu'il soit en déclin, l'association entre la marchandisation de la force de travail et la hiérarchisation de la population mondiale en termes de « race » et de « genre »[9].

Cette matrice de classification sociale est un phénomène de longue durée, mais l'épuisement de la première et la résistance de la seconde ont produit l'éclatement de l'ancien mode de classification de la population mondiale. La reproduction et la ré-expansion des formes non salariales d'exploitation sont une conséquence de l'épuisement des rapports salariaux à long terme. La résistance croissante aux discriminations de « genre » et de « race », représente l'autre dimension de la crise.

Le monde du capitalisme est, bien entendu, hétérogène en termes historico-structurels ; les relations entre ses parties et régions ne sont pas nécessairement continues. Cela signifie que la crise de la matrice capitaliste coloniale/moderne de classification sociale de la population mondiale a des rythmes et des chronologies différents dans chaque zone du monde capitaliste. Cette résistance des victimes du racisme avance dans certaines régions tandis que dans d'autres, non seulement elle trouve moins d'espace mais se heurte aussi à des tentatives ouvertes de relégitimation du racisme. On peut voir à l'œuvre cette discontinuité entre la résistance au racisme et sa relégitimation, par exemple, dans le cas du Pérou sous le président Alberto Fujimori (1990-2000)[10]. Mais ces mêmes discontinuités mettent justement en évidence la crise mentionnée. À cause de celle-ci, une remise en question de l'idée même de race – et pas seulement de « racisme » – semble avoir enfin commencé. Cependant, même la minorité qui

vol. 13, no. 29, 1992, Lima. Voir aussi A. Quijano et I. Wallerstein, *op. cit.* Sur le débat actuel autour de la notion, voir W. Mignolo, « Diferencia Colonial y Razón Postoccidental », *Anuario Mariateguiano* n° 10, 1998, Lima.

6. A. de Gobineau, *Essais sur l'inégalité des races humaines,* publiés entre 1853 et 1857 à Paris.

7. Sur l'étendue du problème du racisme au Pérou, voir les résultats d'une enquête parmi les étudiants de Lima : R. León, *El País de los Extraños*, Lima, Fondo Editorial de la Universidad Ricardo Palma, 1998.

8. En Amérique latine, beaucoup préfèrent penser qu'il n'y a pas de racisme puisque nous sommes tous des « mestizos », ou parce que, comme au Brésil, la position officielle est qu'il existe une démocratie raciale. Un nombre croissant de Latino-Américains qui résident un temps aux États-Unis reviennent dans leurs pays convertis à la religion du *color consciousness*, dont ils ont sans doute été victimes eux-mêmes. Et ils reviennent racistes en dépit de leur propre discours. C'est-à-dire que, convaincus que la « race », puisque c'est la « couleur », est un phénomène de la nature tandis que seul le « racisme » est une question de pouvoir. Pour cela quelques

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Sherbrooke - - 132.210.236.20 - 24/12/2018 19h05. © La Découverte

avance dans cette direction n'arrive pas encore à se défaire des anciens repères mentaux de la colonialité du pouvoir.

Ainsi, les mouvements féministes et le débat sur la question du « genre » ont amené de plus en plus de personnes à admettre que le genre est une construction mentale fondée sur les différences sexuelles, qui exprime des relations patriarcales de domination et vise à les légitimer. Certains proposent actuellement que, par analogie, l'on pense la « race » comme une autre construction mentale, fondée sur les différences de « couleur ». Ainsi, le sexe serait au « genre » ce que la « couleur » serait à la « race ».

Cependant il existe entre les deux équations une différence irréductible. La première renvoie au réel, ce qui n'est pas du tout le cas de la seconde. Premièrement, le sexe et les différences sexuelles existent réellement. Deuxièmement, ils constituent un sous-système à l'intérieur du système d'ensemble que nous connaissons comme l'organisme humain, de même que la circulation du sang, la respiration, la digestion, etc. C'est-à-dire qu'ils font partie de la dimension « biologique »[11] de la personne. Pour cette raison, ils impliquent, troisièmement, un comportement « biologique » différencié entre sexes différents. Quatrièmement, ce comportement biologique différencié est lié, avant tout, à une question vitale : la reproduction de l'espèce. L'un des sexes insémine et féconde, l'autre ovule, conçoit, accouche, allaite, etc.

En somme, la différence sexuelle implique un comportement, c'est-à-dire un rôle biologique différencié. Le fait que le « genre » soit une catégorie dont l'explication ne peut en aucune manière s'épuiser et encore moins se légitimer par là ne signifie pas pour autant qu'il n'y ait pas un point de départ « biologique » dans la construction intersubjective de l'idée de « genre ».

Il n'en est rien pour les rapports entre « couleur » et « race ». Il est indispensable, pour comprendre cela, d'examiner de près l'usage du terme « couleur » quand il se réfère aux caractéristiques des personnes. L'idée même de « couleur » dans cette relation est une construction mentale. Quand on parle des « couleurs » politiques (les « rouges », les « verts », etc.), tout le monde est disposé à voir la couleur comme une métaphore, mais il n'en est curieusement pas ainsi quand on dit que quelqu'un est de « race blanche » ou « noire » ou « jaune » ou « rouge ». Plus curieusement encore, très peu de gens pensent spontanément qu'il faut un une totale déformation de la vue pour admettre que « blanc » ou « jaune » ou « rouge » puissent être la couleur d'une peau saine. Ni qu'il s'agit d'une forme de stupidité. Tout au plus, les plus exigeants vont penser qu'il s'agit d'un préjugé.

L'histoire de la construction de la « couleur » dans les rapports sociaux reste certainement à faire. Néanmoins, il existe des indices suffisants pour signaler que l'association entre « race » et « couleur » se manifeste tardivement et de façon tortueuse. L'idée de « race » est antérieure et, à l'origine, la notion de « couleur » n'a aucune connota-

personnes confondent les catégories du débat sur le processus de conflit culturel avec celles des idéologies racistes et se laissent entraîner vers des arguments d'une extrême puérilité.

9. Les rapports de domination fondés sur les différences de sexe sont plus anciens que le capitalisme. Celui-ci les a rendus plus profonds en les associant aux rapports de « race » et en faisant des deux des objets de la perspective eurocentrique de connaissance. Mais la classification « raciale » de la population mondiale a amené les femmes des « races » dominantes à dominer les femmes des « races » dominées. Ceci a introduit un mécanisme efficace de renforcement des deux formes de domination, mais surtout de celle qui s'appuie sur l'idée de « race ».

10. Il n'y a pas longtemps, des journalistes de la télévision ont documenté les pratiques racistes de certains établissements nocturnes. Ils ont été sanctionnés en principe par l'institution chargée de telles affaires. Mais la Cour suprême de justice a reconnu plus tard que les entreprises qui discriminent avaient le droit légal de le faire…

11. Il est indispensable de tenir compte du fait que, à

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Sherbrooke - - 132.210.236.20 - 24/12/2018 19h05. © La Découverte

tion « raciale ». La première « race », ce sont les « Indiens » et il n'existe aucune documentation qui indique une association de la catégorie « Indien » avec celle de « couleur ».

L'idée de « race » naît avec l'Amérique et se réfère, à l'origine, on le suppose, aux différences phénotypiques entre « Indiens » et « conquistadors », principalement « castillans »[12]. Néanmoins, les premiers peuples dominés auxquels les (futurs) Européens appliquent l'idée de « couleur » n'étaient pas les « indiens », mais plutôt les esclaves enlevés et devenus objets de négoce sur la côte de ce qu'on appelle aujourd'hui l'Afrique, et qu'on appellera les « Noirs ». Bien que cela paraisse aujourd'hui étrange, ce n'est pas à eux que s'applique à l'origine l'idée de « race », même si les futurs Européens les connaissent depuis bien avant leur arrivée sur les côtes de la future Amérique.

Durant la Conquête, les Ibériques, portugais et natifs de Castille (*castellanos*), utilisent le terme « noir » – une couleur – comme on le voit en lisant les chroniques de cette période. Cependant, à la même époque les Ibériques ne s'identifient pas encore eux-mêmes comme « blancs ». Cette « couleur » ne se construira qu'un siècle plus tard, au XVIIe, entre les britanniques-américains, avec l'expansion de l'esclavage des Africains en Amérique du Nord et dans les Antilles britanniques. Bien évidemment, dans ces pays le « blanc » était une construction identitaire des dominateurs, opposée à « noir » (« *Negro* », « *Nigger* »), identité attribuée aux dominés quand la classification « raciale » était déjà clairement consolidée et « naturalisée » pour tous les colonisateurs et, peut-être aussi, pour une partie des colonisés.

Ensuite, si la « couleur » était à la « race » ce que le « sexe » est au « genre », la « couleur » aurait quelque chose à voir, nécessairement, avec la biologie ou avec quelque comportement biologique différencié des organismes. Cependant, il n'en existe aucun indice puisqu'il n'y aucune preuve que quoi que ce soit, dans les sous-systèmes ou appareils de l'organisme humain (génital ou sexuel, circulatoire, respiratoire, ou relevant du filtre des toxines et des liquides, de la production des glandes ou des cellules, des tissus, des nerfs, des muscles, des neurones, etc.) possède une nature ou une configuration différente, des fonctions ou des rôles différents, selon la « couleur » de la peau, la forme des yeux ou des cheveux, etc.[13]

Sans doute, les caractéristiques corporelles externes (forme, taille, « couleur », etc.) sont inscrites dans le code génétique de chacun-e. C'est seulement dans ce sens spécifique qu'il s'agit de phénomènes biologiques. Mais cela ne se réfère d'aucune manière à la configuration biologique de l'organisme, aux fonctions et aux comportements ou aux rôles de l'ensemble ou de chacune de ses parties.

Enfin, et compte tenu de tout ce que nous venons de dire, si la « couleur » était à la « race » ce que le « sexe » est au « genre », comment pourrait-on expliquer que certaines « couleurs » soient perçues comme « supérieures » aux autres? Parce que dans la relation patriarcale entre hommes et femmes, ce qu'on note est que l'un des

moins que l'on accepte le dualisme cartésien radical, le « biologique » ou le « corporel » est une des dimensions de la personne et que celle-ci doit être pensée comme un organisme qui connaît, rêve, pense, désire, jouit, souffre, etc. etc., et que toutes ces activités se passent avec et dans le « corps ». Cela n'est donc pas « biologique » au sens d'une séparation ou une différence radicale avec l'« esprit », la « raison », etc.

12. Voir A. QUIJANO, « "Raza", "Etnia", "Nación", Cuestiones Abiertas », *op. cit.*

13. Voir, sur ces questions, J. MARKS, *Human Biodiversity: Genes, Race and History*, New York, Aldine de Gruyter, 1994.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Sherbrooke - - 132.210.236.20 - 24/12/2018 19h05. © La Découverte

Il y a un point de départ « biologique » dans la construction intersubjective de l'idée de « genre ». Il n'en est rien pour les rapports entre « couleur » et « race ».

« genres » est perçu comme « supérieur » à l'autre. Ce n'est pas le sexe en tant que tel, ou bien seulement par extension à partir de la construction du « genre ». Le sexe n'est pas une construction comme l'est le « genre ».

Nous arrivons donc à la conclusion que la « couleur » n'est pas la « race », sauf au sens d'une construction de l'Autre. En fait, la « couleur » est une façon tardive et euphémistique de dire « race » et ne s'imposera mondialement qu'à la fin du XIXe siècle.

● Le nouveau dualisme « occidental » et le « racisme »

Aux débuts de l'Amérique coloniale s'établit l'idée qu'il existe des différences de nature biologique au sein de la population de la planète, associées nécessairement à leur capacité de développement culturel, mental et général. C'est la question centrale de la célèbre Controverse de Valladolid. Sa version extrême, celle de Ginés de Sepúlveda, qui nie aux « Indiens » la qualité d'êtres humains à part entière, sera corrigée par la bulle papale de 1513, mais l'idée fondamentale ne sera jamais contestée. La domination/exploitation fondée sur ce présupposé, pratique coloniale de longue durée, a permis à cette idée de s'enraciner et de se légitimer durablement. Depuis lors, les vieilles idées de « supériorité »/« infériorité » qu'implique tout rapport de domination, y compris simplement bureaucratique, sont restées associées à la « nature » et ont été « naturalisées » pendant toute l'histoire qui allait suivre.

Voilà, sans doute, le moment initial de ce qui, depuis le XVIIe siècle, se constitue en mythe fondateur de la modernité : l'idée d'un état originaire de nature dans l'histoire de l'espèce et d'une échelle de développement historique qui va du « primitif » (le plus proche de la « nature », qui inclut bien sûr les « Noirs » avant tout et ensuite les « Indiens »), jusqu'au plus « civilisé » (l'Europe, bien entendu), en passant par l'« Orient » (Inde, Chine)[14].

L'association entre cette idée et celle de la « race » à ce moment de l'histoire paraissait sans doute évidente dans la perspective européenne. Elle était inclue dans l'idéologie et la pratique de la domination coloniale depuis la conquête de l'Amérique, et a été renforcée et consolidée au cours de l'expansion mondiale du colonialisme européen. Mais ce ne sera qu'au milieu du XIXe siècle, avec Gobineau, que viendra l'élaboration systématique et théorique de cette association.

Ce retard, qui n'a pas été un hasard, n'a pas été sans conséquences pour la colonialité du pouvoir. Sur la base de l'« Amérique », le bassin atlantique s'est converti en nouvel axe central du commerce mondial au cours du XVIe siècle. Les peuples et les groupes dominants participant au contrôle de cet axe ont rapidement été à l'origine d'une nou-

14. Le fait que la catégorie culturelle opposée à « Occident » soit « Orient » est très révélateur. Les « Noirs » et les « Indiens » – surtout les premiers – sont complètement absents de la carte eurocentrique du processus culturel de l'espèce humaine.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Sherbrooke - - 132.210.236.20 - 24/12/2018 19h05. © La Découverte

velle région historique et ont ainsi constitué l'« Europe » en tant que nouvelle identité géoculturelle et en tant que centre hégémonique du capitalisme mondial naissant. Cette position a permis aux Européens, en particulier à ceux de l'Europe occidentale, d'imposer l'idée de « race » comme base de la division mondiale du travail et des échanges ainsi que de la classification sociale et géoculturelle de la population mondiale.

Pendant les trois siècles suivants, s'est ainsi configurée la matrice du pouvoir mondial du capitalisme et son expérience intersubjective correspondante. La condition de centre hégémonique de ce système-monde moderne capitaliste, selon le terme de Wallerstein[15], a permis à l'Europe de jouir aussi de la pleine hégémonie de l'élaboration intellectuelle de toute cette vaste expérience historique, à partir du milieu du XVIIe siècle, et l'a amenée, par là même, à mythifier son propre rôle en tant que producteur autonome de soi-même et de cette élaboration.

La modernité, en tant que matrice de l'expérience sociale, matérielle et subjective, a été l'expression de l'expérience globale du nouveau pouvoir mondial. Mais sa rationalité a été le produit de l'élaboration européenne. C'est-à-dire qu'elle a été l'expression de la perspective eurocentrique de l'ensemble du monde colonial/moderne du capitalisme.

Un des noyaux fondateurs de cette perspective eurocentrique a été l'instauration d'un nouveau dualisme, ou plutôt d'une nouvelle version de l'ancien dualisme, comme l'une des bases de la nouvelle perspective de la connaissance : la radicale séparation (et pas seulement la différenciation) entre le « sujet » (ou « raison », « âme », « esprit », etc.) et le « corps » - « objet », comme elle s'est établie grâce à l'hégémonie du cartésianisme sur les propositions alternatives (celles de Spinoza, par exemple)[16].

Presque toutes les « civilisations » connues ont en commun la différenciation entre « esprit » (âme, entendement) et « corps ». La vision dualiste des dimensions de l'organisme humain est ancienne. Mais dans toutes ces civilisations les deux dimensions sont toujours coprésentes, elles agissent ensemble. Avec Descartes, c'est la première fois que le « corps » est perçu strictement comme « objet » et radicalement séparé de l'activité de « raison », qui est la condition du « sujet ». De cette façon, les deux catégories sont mystifiées. Il s'agit d'un nouveau dualisme radical qui a dominé la pensée eurocentrique jusqu'à nos jours[17].

Sans tenir compte de ce nouveau dualisme, il serait impossible d'expliquer l'élaboration eurocentrique des idées de « genre » et de « race ». Les deux formes de domination sont plus anciennes que le cartésianisme – on trouve sans doute dans le christianisme médiéval les racines d'une telle séparation radicale entre « corps » et « âme » – mais Descartes est le point de départ de son élaboration systématique dans la pensée européenne « occidentale ».

15. I. WALLERSTEIN, *The Modern World System*, 3 vols., New York, Academic Press, 1974-1989.

16. Voilà qui est clairement établi dans le Discours de la méthode de Descartes. Une bonne discussion de cette rupture se trouve dans P. BOUSQUIÉ, *Le corps, cet inconnu*, Paris, L'Harmattan, 1997. Voir aussi M. HENRY, *Philosophie et Phénoménologie. Le Corps*, Paris, PUF, 1965.

17. Sur ces questions voir mon texte « Coloniality of Power and Its Institutions », colloque « Colonialidad del Poder y sus Espacios », Binghamton University, avril 1999.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Sherbrooke - - 132.210.236.20 - 24/12/2018 19h05. © La Découverte

La Controverse de Valladolid, mythe fondateur de la modernité : l'idée d'un état originaire de nature dans l'histoire de l'espèce et d'une échelle de développement qui va du « primitif » jusqu'au « civilisé ».

Dans la perspective cognitive fondée sur le dualisme radical cartésien, le « corps » est « nature » et donc « sexe ». Le rôle de la femme, du genre féminin, est étroitement lié au sexe et donc au corps. Dans cette perspective c'est un genre « inférieur ». La « race » est également un phénomène « naturel », certaines « races » étant plus proches de la « nature » que d'autres et donc « inférieures » à celles qui ont réussi à s'éloigner le plus possible de la nature.

Sur la base de ce qui vient d'être dit, il est pertinent d'insister sur le fait que sans sortir de la prison de l'eurocentrisme en tant qu'orientation des connaissances – dans ce cas précis, la prison du dualisme entre le « corps » et le « non-corps » – on ne peut pas aller loin dans la lutte pour se libérer définitivement de l'idée de « race », ainsi que du « racisme ». Ni de l'autre forme de la colonialité du pouvoir : les rapports de domination entre « genres ».

Pour la décolonisation du pouvoir, quel que soit le cadre concret de référence, il importe dès le départ de décoloniser toutes les perspectives de connaissance. La « race » et le « racisme » sont situés, comme aucun autre élément des rapports modernes de pouvoir capitaliste, à ce carrefour décisif. ●

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Sherbrooke - - 132.210.236.20 - 24/12/2018 19h05. © La Découverte